

Prédication du culte du Vendredi saint

19 avril 2019 - Zurich - 10h00

Lecture d'Esaië 53, 1-6 et 12

Lecture de la Première épître de Pierre 3,18 et 4,1-2

Lecture de l'Évangile de Jean 18,33-40 et 19,17-19

Prédication: «A ma place : guéris par ses meurtrissures»

Pilate voudrait démontrer l'innocence¹ de Jésus. Allons savoir. Il se peut même qu'il ne tente de finir au plus vite pour passer à autre chose. Un constat rapide qui ressemble tellement à une démission, à un abandon flagrant de sa responsabilité. «Je ne trouve aucun crime en lui» (v.38). Il y a ici un conflit entre l'innocence «juridique de Jésus» et la «dimension subversive du royaume prêché par le Christ». Un homme accusé de sédition, de mutinerie, de désordre public est en prison. On va le considérer comparable à Jésus? Qui fait la différence? Qui établit la valeur du vrai et du faux, du bien et du mal, de la menace de la disgrâce et de la promesse de la grâce. Sans réfléchir, ou peut-être parce qu'il réfléchit sur de mauvaises bases, Pilate laisse le choix à la tradition, à l'habitude, à ce qui a toujours été fait. A la foule et ses choix hasardeux.

Pilate voudrait faire appel à la tradition d'une amnistie pascale (Jean dit, à la différence des autres évangiles, que c'est Pilate et pas la foule qui a eu cette idée). «Comme c'est...coutume qu'on relâche quelqu'un à la ...Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs? ».

On croit y entendre une ironie amusée. L'empire passe à côté des choses importantes. Ils sont drôles, ces gens de la Judée, avec leurs querelles de fondement religieux, avec les rêves de règne et de Royaume si improbables pour la mentalité latine. Ces gens et leur curieuse supposition que Dieu aurait quelque chose à voir dans les affaires humaines.

On entend aussi un sens qui s'impose: Donner la liberté à celui qui porte le Royaume? Pilate ne prend pas l'affaire très au sérieux. Qui prend Dieu au sérieux? L'Eglise proclame le royaume, mais se cache dans la foule pour les entendre dire leur non-sens sans dire nécessairement le sens à proclamer. Les fonctionnaires du religieux se réfugient dans une intériorité intimiste qui évacue l'Eglise vers la spiritualité privée, privatisée. Les religieux de l'époque ne disent rien. Ils se contentent de cette foule chauffée à blanc. Ils veulent du spectacle. Même si la justice souffre et est bafouée. Cela n'a pas trop changé, ces derniers deux millénaires.

On n'a pas tout saisi? *On voit bien que Pilate n'a pas tout saisi.* Ni la foule non plus, d'ailleurs: «Tous s'écrièrent: Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand».

Je n'ai jamais pu éviter de penser à Barrabas en prison. Écoutant les cris. Désirant profondément que Pilate suive la demande de la foule. Espérant que ce soit Jésus et pas lui, le condamné. Désirant profondément l'arrivée de l'injustice. Ou croyant

¹ Le nouveau testament en français utilise parfois dikaios, le juste qui observe la loi (Mt 23,35), parfois athoos (non coupable, juridiquement innocent) (Mt. 27,4), parfois akakos (libre du mal, sans faute, exempt de péché),

fermement à sa justice, même si quelqu'un d'autre doit mourir. Il y en a encore tant et tant parmi nous qui continuons à penser de la sorte. Confort et chance personnelle contre justice et vérité.

Les Evangiles partent du constat que Barrabas est en prison pour révolte subversive et meurtre. Il a peut-être été mêlé à des troubles séditieux contre l'empire ? Est-il juste un brigand? Son nom et sa résonance hébraïque intriguent: Bar-Abbas veut dire «Fils du Père». Dans les geôles de l'empire, un brigand qui est aussi fils du père. Cela donne à réfléchir.

Trois personnages dominent la scène. Pilate dans son indécision, son incrédulité, sa difficulté à comprendre ce qui est vrai, ou faux, sa difficulté à saisir les particularités culturelles et religieuses de la région qu'il est censé contrôler, sa couardise hésitante et lâche pour appliquer la justice. La foule qui devient interlocutrice du pouvoir. Les chefs religieux ne parlent pas. La foule pose les conditions car Pilate y reconnaît son interlocuteur. C'est le pouvoir de la rue, dirions-nous aujourd'hui. L'ochlocratie, diraient les grecs : le gouvernement aveugle de la populace, de la manière collective de faire, sans critique, l'effet de groupe, la mode. Ce sont probablement les mêmes qui secouaient des branches dimanche dernier. Aujourd'hui, ils demandent la croix, Et ces deux hommes: Jésus, souverain dans sa souffrance, sa vérité, sa vision. Barrabas, seul, inconnu, prisonnier, attendant qu'injustice s'installe pour être sauvé. Au moins lui, sans discussion théologique ni argumentation religieuse trop élaborée, il pourra dire à jamais et en tout pertinence : Jésus est mort à ma place. C'est une image de nous. De notre humanité. De nos combats terrestres, humains, contingents. C'est une image de nos prisons et de nos destinées tristement définitives : la triste vocation de la mort, de l'enfermement, de la conviction qui ne mène pas loin, de la disgrâce que l'on veut combattre par la violence et la certitude sans discussion.

Pilate préférera s'écarter. Il laissera le choix à la multitude. Barrabas aura sa brève liberté terrestre.

«Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne...le Golgotha. C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu ».

Barrabas disparaît de la courte histoire des Evangiles et on n'entend plus parler de lui. Nous découvrons ici, dans cette presque péripétie secondaire d'un procès juridique frelaté et d'une justice à la va-vite, un signe de la présence de Dieu.

Jésus, ferme dans sa position, solide dans sa confiance, n'est pas juste une victime innocente -comme le voudrait Pilate. Jésus fait partie d'un plan, d'un projet, d'une conception autre du monde, des humains, de la relation avec Dieu. Une innocence naïve ne lui va pas. L'innocence de celui qui n'a rien fait et qui ne veut rien faire ne lui va pas. Jésus va jusqu'à la limite de son engagement. Il est monté depuis la Galilée, où un petit avenir de prophète mineur, marginal, avec sa modeste célébrité locale indiscutable lui aurait été dévolu. Il est monté vers la capitale, avec le désir de témoigner de la justice de Dieu, du règne qui conteste les principautés subordonnées et les puissances provisoires. Il est venu proposer un nettoyage radical du temple et des religiosités mercantiles et prétentieuses qui administrent le nom de Dieu comme un brevet d'exploitation et non pas comme une bonne nouvelle.

Il porte sa croix sans se désister de sa foi, sans négocier la vérité, sans craindre le pouvoir. Et il va mourir. Il va jusqu'à la mort, sans fausses négociations, sans arrangements de dernière minute, sans concessions. La radicalité de l'Evangile et la radicalité du Royaume sont là. Il n'y a pas cette innocence que Pilate associe à l'absence de raison légitime et juridique pour tuer un homme: il y a la subversion

frontale de Dieu devant les injustices et les misères de ce monde violent, conformiste, ambitieux, fonctionnaire, couard, inhumain.

Pilate n'a pas tort, sans doute, de placer -sans trop comprendre- «une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue: Jésus de Nazareth, roi des Juifs».

Sur la hauteur infame de la croix, Jésus est la subversion de Dieu. C'est lui le fils du Père. Et il meurt pour rester fidèle et cohérent avec l'appel du royaume. Il meurt pour moi, pour nous, pour nous guérir de notre habitude passive, de notre écoute indifférente, de notre manque de sensibilité humaine et fraternelle. Pour nous guérir de nos violences, de notre acceptation de l'injustice (comme Barrabas, qui espère que l'injustice lui soit motif de libération).

C'est par sa meurtrissure, par cette blessure d'injustice, par sa mort, que nous sommes guéris, que nous allons être guéris, que nous pouvons être guéris. Sa blessure est le signe d'une ouverture vers autre chose, vers une autre totalité, vers une autre manière d'être humain.

Sa mort est le rappel permanent de la parole subversive et rebelle de Dieu face aux conformismes acquiesçants et ce monde bien-pensant et malfaisant.

Barrabas pourra le dire: il est mort à ma place.

Mais moi, je veux le dire aussi: Jésus me montre ma place, il m'apprend la cohérence avec l'appel de Dieu et la vocation du Royaume, il me signale une foi responsable qui ne laisse pas tomber Dieu, qui ne laisse pas tomber les humains. Jésus me montre ce règne qui n'est pas de ce monde, mais qui est pour ce monde. Lui, Jésus de Nazareth, le vrai Fils du Père, le vrai roi, le Sauveur. C'est par sa mort que nous pouvons être guéris. Amen.

Pedro E. Carrasco, pasteur

Ce texte garde son caractère parlé